



Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann. Entre le livre et l'objet d'art au XIXe siècle

Sophie Derrot

► To cite this version:

Sophie Derrot. Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann. Entre le livre et l'objet d'art au XIXe siècle. Bulletin du bibliophile, 2010, 2. hal-03030174

HAL Id: hal-03030174

<https://hal.science/hal-03030174>

Submitted on 29 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Sophie Derrot, « Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann. Entre le livre et l'objet d'art au XIX^e siècle », dans *Bulletin du bibliophile*, 2010, p. 352-366.

Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann
Entre le livre et l'objet d'art au XIX^e siècle

« ... de l'original influencé, du nouveau par réminiscence¹... »

Les reliures sculptées du XIX^e siècle sont aujourd'hui une rareté dans les collections publiques françaises. La Bibliothèque nationale de France en conserve deux, produites par la maison Gruel-Engelmann, qui sont particulièrement représentatives de ce courant de la reliure. L'une d'elles, pour le texte du *Mois de Marie* de Lepelle de Bois-Gallais² se révèle un parfait point de départ pour étudier cet aspect encore peu connu des arts décoratifs et de la bibliophilie du XIX^e siècle³.

Au milieu d'un décor de bois finement sculpté (fig. 1 et fig. de couv.), un petit émail⁴ aux tons pastel figure une Visite de deux anges apportant des fleurs à la jeune Marie en train de broder ; la pièce où se déroule la scène laisse deviner une architecture à l'esprit gothique, avec un arc en accolade et un faisceau de colonnettes (fig. 2). Les couleurs sont très douces et s'accordent bien avec la teinte claire du bois, conférant au volume une délicatesse qui appelle un univers féminin, pour un volume de petite taille⁵, facile à transporter. Le cadre de poirier se déroule autour de l'émail en mêlant avec souplesse les volutes abstraites, les motifs végétaux et les cuirs, et laisse voir le fond de reliure en velours bleu roi, auquel répondent les quatre cabochons de lapis-lazuli aux coins. Les tranches sont ciselées de petites fleurs et colorées en bleu, de la même couleur que les gardes de soie moirée.

Le sculpteur de ce décor est un artisan mentionné à plusieurs reprises dans la maison Gruel, mais qui reste pourtant largement inconnu, Paris. Il a fait montre ici d'un talent certain pour traduire dans la matière l'idée originale, dessinée par Michel Liénard (1810-1870)⁶, un des

Je tiens à remercier Fabienne Le Bars, conservateur à la Réserve des livres rares de la Bibliothèque nationale de France, pour m'avoir donné accès à cette reliure, m'avoir donné d'indispensables références et éclairé de ses précieux conseils ; je remercie aussi Anne Dion-Tenebaum, conservateur au musée du Louvre, Michel Bouvier, libraire, et Jean-Michel Leniaud, professeur à l'École pratique des hautes études et à l'École des chartes, qui a orienté mes recherches sur Liénard.

1. Henri Béraldi, *La Reliure au XIX^e siècle*, Paris, L. Conquet, 1895, t. II, p. 142.

2. E. Lepelle de Bois-Gallais, *Mois de Marie*, Paris, chez Gruel-Engelmann, 1856, CXXVIII p.-[8] f. de pl., ill. en coul., Res. p. D. 159. L'édition existait déjà en deux exemplaires dans les collections de la bibliothèque ; c'est la reliure de celui-ci qui a justifié son acquisition en 1985, auprès de la librairie M. Breslauer (voir *Catalogue 108* de cette librairie, New York, 1985, n° 57, avec ill.).

3. Concernant la seconde reliure sculptée de la BnF, voir p. 360, note 3.

4. 5 x 5 centimètres.

5. 11 x 15,7 centimètres pour les plats.

6. Créateur d'ornements, sculpteur et dessinateur, Michel Liénard s'illustre dans la décoration architecturale (palais du quai d'Orsay, chapelle royale de Dreux) et dans la restauration (château de Blois), mais seconde aussi des orfèvres comme François-Désiré Froment-Meurice, ou bien des ébénistes comme les frères Grohé. Il participe, personnellement ou en tant que collaborateur, à toutes les grandes expositions entre 1834 et 1867, et reçoit plusieurs médailles. Il publie également des recueils d'ornements donnant une idée complète de son style et de la variété de ses domaines d'application. Un important fonds de dessins conservé au département des Arts graphiques du musée des Arts décoratifs de Paris permet d'enrichir encore la connaissance du travail de cet artiste. Voir Sophie Derrot, « Michel Liénard, l'ornement du XIX^e siècle », dans *École nationale des chartes. Positions des thèses.*, 2008, p. 111-118 [en ligne] <http://theses.enc.sorbonne.fr/document1148.html>.

Sophie Derrot, « Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann. Entre le livre et l'objet d'art au XIXe siècle », dans *Bulletin du bibliophile*, 2010, p. 352-366.

ornemanistes les plus fertiles et les plus habiles du milieu du siècle.

Cette reliure illustre non seulement le goût dominant pour les styles historiques et un courant méconnu de l'art du livre du XIX^e siècle, mais également la manière dont fonctionnent la plupart des domaines des arts décoratifs durant une large part de ce siècle.

Une grande maison, ici les Gruel-Engelmann⁷, demande à un ornemaniste, à demeure ou non, comme Michel Liénard ou Martin Riester⁸, de donner des dessins ou des modèles suivant le goût du moment ou selon certaines directives. Liénard ne travaillait pas uniquement pour les Gruel, mais il semblerait qu'il n'ait créé de modèles de reliures que pour cette maison⁹, entre le milieu des années 1840 et le milieu des années 1850¹⁰, soit au plus fort de la mode des reliures sculptées¹¹. Ses autres incursions dans le monde du livre se sont inscrites dans le domaine de l'illustration.

Pour le texte du *Mois de Marie*, Liénard dessine au moins deux modèles de reliures, dont l'exemplaire en bois de la BnF est la seconde version. La première idée a été déclinée dans plusieurs matériaux, bois, bronze et argent. Ce modèle représente une Vierge couronnée, les yeux clos, les mains jointes, debout dans un décor d'entrelacs végétaux. Dans un dessin au crayon et à l'encre¹², légèrement différent par des détails de la reliure réalisée¹³, on retrouve toute la souplesse du trait de Liénard, qui maîtrise à la perfection les ornements végétaux. La silhouette de la Vierge répond à l'asymétrie des rinceaux par un léger déhanché rappelant les figures gothiques et donnant du dynamisme à la composition. La version en bronze doré et bois qui se trouve dans les collections du musée des Arts décoratifs¹⁴ servait peut-être de modèle pour la réalisation des reliures. Un exemplaire très remarqué de cette reliure est présenté à l'Exposition universelle de 1851, transposé sur bois¹⁵. Perspicace ou bien informé, Émile Bérès, journaliste de

7. À propos de cette maison, voir infra. Pour un historique plus détaillé et plus long de l'entreprise, on se référera à l'ouvrage de Paul Culot, *Relieurs et reliures romantiques décorées en France à l'époque romantique - Supplément*, Paris, BHVP, 1997, et à l'article de Fabienne Le Bars se rapportant à l'entreprise dans le *Dictionnaire encyclopédique du livre*, Paris, éd. du Cercle de la librairie, t. II, 2005, p. 434-436.

8. Martin Riester (1815-1883), ornemaniste arrivé à Paris en 1838, a comme Liénard donné des modèles dans d'autres domaines que la reliure, comme celui du papier peint. Graveur, il est l'auteur de plusieurs recueils d'ornements qui soulignent sa prédilection pour le style gothique tardif. Il a travaillé à plusieurs reprises pour Gruel-Engelmann : ainsi, le catalogue de la librairie Giraud-Badin (Paris) sur la collection Gruel montre une reliure de la maison dessinée par Riester et exécutée par Jules Wiese, en argent ciselé sur velours vert, pour un livre offert par Napoléon III à Miss Elisa Howard en 1852 (*Livres provenant de la collection Léon et Paul Gruel*, Paris, librairie Giraud-Badin, [1997], n° 23).

9. Dans le fonds du musée des Arts décoratifs se trouvent plusieurs dessins qui sont sans doute liés à l'activité de Liénard dans la reliure ; on y trouve par ailleurs un projet pour le chiffre de « Mr Engelman » (inv. CD 4140⁹⁸).

10. Henri Béraldi achève cette collaboration en 1855 précisément. Voir H. Béraldi, *La Reliure au XIXe siècle....*, t. II, p. 145.

11. On trouve dans le fonds Maciet, conservé à la bibliothèque des Arts décoratifs à Paris, un certain nombre d'illustrations de reliures sculptées, dont plusieurs que nous citons ici. Malheureusement, beaucoup de ces documents sont dépourvus de légende. Voir les tomes « Reliure », 431.16 à 22, particulièrement 431.19 pour la maison Gruel.

12. Fonds du musée des Arts décoratifs, inv. CD 4140¹⁰⁶.

13. Seules des illustrations de cette reliure permettent cette comparaison, car l'on a pu en retrouver à ce jour aucun des exemplaires connus.

14. Inv. 32511. L'inventaire informatique du musée mentionne plusieurs reliures provenant de la collection Gruel et entrées en juillet 1936 (inv. 32507 à 32513B). D'après le catalogue, elles datent toutes de 1844, Liénard en a donné le modèle et Chabraux la sculpture ; ces informations demandent sans doute à être précisées, mais nous n'avons pu voir qu'une seule de ces œuvres (inv. 32507, voir infra).

15. *The Art Journal*, catalogue illustré de l'exposition de 1851, le reproduit p. 150.

Sophie Derrot, « Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann. Entre le livre et l'objet d'art au XIXe siècle », dans *Bulletin du bibliophile*, 2010, p. 352-366.

L'Illustration, souligne que malgré le silence de la maison, la sculpture de cette pièce « ressemble beaucoup à la manière de faire de M. Liénard¹⁶ ». On retrouve ensuite ce modèle dans la collection Gruel, mais cette fois réalisé en argent repoussé et ajouré¹⁷ ; cet exemplaire passe ensuite dans la collection G. Whitney Hoff¹⁸.

Une fois le dessin de la reliure arrêté, la réalisation fait appel à plusieurs autres acteurs, dont les sculpteurs. Bien qu'il excelle dans le travail du bois¹⁹, Liénard n'a pas participé à la sculpture de cette reliure. Pâris a aussi façonné d'après les dessins de l'ornemaniste une reliure à armoiries pour la famille Mortemart en 1855, et une autre pour les *Saints Évangiles* dessinée par Martin Riester en 1843²⁰. Un autre sculpteur, Chabraux²¹, a également interprété plusieurs dessins pour les Gruel, dont l'un des grands succès de la maison, une reliure dessinée par Charles Rossigneux²², transposée sur buis, qui présente sur le plat supérieur une Descente de croix en bas-relief dans un cadre végétal inspiré de motifs gothiques²³ (fig. 3). D'après Marius Michel²⁴, Rossigneux, formé dans l'atelier par Pierre-Paul Gruel, fondateur de la maison, aurait secondé la veuve Gruel pendant un temps après la mort de son mari en 1846. Cette œuvre va considérablement marquer les esprits et va devenir le point de départ de la mode de la reliure sculptée : elle est exposée pour la première fois à l'Exposition des produits de l'industrie de 1844 et reçoit une médaille honorable. L'enthousiasme est tel qu'elle sera montrée à nouveau, plusieurs fois. Le rapporteur de l'Exposition énonce dès ce moment les points qui reviendront toujours sur ce type de reliure : « une véritable merveille »²⁵, mais chère et fragile²⁶.

La réalisation d'une reliure sculptée peut faire appel à d'autres matériaux que le bois. Sur la

16. Émile Bérès, « Exposition universelle de Londres. Reliure », dans *L'Illustration, Journal universel*, 21-28 août 1851, p. 126, ill.

17. Voir Béraldi, *La Reliure au XIXe siècle...*, ill. non paginée entre les p. 140 et 141. Cette reliure est assez vertement critiquée par Richard Redgrave, notamment pour son relief trop important et par conséquent l'inutilité des boulons (« La reliure considérée spécialement au point de vue de l'ornementation », dans *Délégation des ouvriers relieurs – Exposition de 1867*, Paris, Clémence, 1868, p. 155-157).

18. Amédée Boinet (préf.), *Bibliothèque de madame G. Whitney Hoff, catalogue des manuscrits, incunables, éditions rares, reliures anciennes et modernes*, Paris, L. Gruel, 1933, t. II, n° 602, pl. CXIII.

19. Sont conservés notamment au musée des Arts décoratifs un manche de poignard et un miroir à main, dont la sculpture est très proche de cette reliure, reprenant des éléments comme les feuilles et les tiges entrelacées.

20. Voir à propos de cette reliure le catalogue 108 de la librairie Breslauer..., n° 56.

21. Charles Henry Joseph Chabraux, sculpteur dont on sait fort peu de choses, est désigné parfois sous le nom de Chabro, Chabrot ou Chabreaux ; on trouve surtout sa trace dans les années 1830-1840. Il a également œuvré dans le domaine du mobilier, avec l'architecte Questel ou les frères Grohé, et a participé à des piédestaux pour des œuvres de Triqueti ou de Barye. Il obtient en 1855 une médaille de collaborateur de première classe (*Rapport du jury mixte international*, p. 1154).

22. Charles Rossigneux (1818-1907), architecte, ornemaniste et sculpteur, est un des premiers à donner des dessins pour la reliure sculptée. Il travaille pour Gruel entre 1842 et 1849, puis pour Capé, et jusqu'en 1870 pour Hachette. Pour Gruel, il dessine surtout des plaques pour reliures sur cuir (voir album Maciet 431.16).

23. Missel, petit folio, reproduite notamment dans Béraldi, *op. cit.*, ill. non paginée entre les p. 88 et 89. Chabraux aurait passé une année entière sur cette reliure vendue 3.000 francs (*Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française exposés en 1844*, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. III, p. 335).

24. Marius Michel, *Madame Gruel-Engelmann (1813-1896)*, Paris, Typographie Motteroz, 1876.

25. Il ajoute : « l'exécution en est admirable [...] Rien de plus élégant que les ornements imitant les fleurs, les rinceaux, etc. » (*Rapport du jury central...*, 1844).

26. Cette reliure de Rossigneux « ne peut être estimée à moins de 3.000 francs », et « on regrette de voir tant de temps et de talent employé à un objet qui, s'il venait à tomber, serait nécessairement endommagé. » (*ibid.*). D'ailleurs, en raison de sa fragilité, cette reliure finira par être présentée à plat, comme un diptyque (Roger Dechauville, *La Reliure en France de ses origines à nos jours*, Paris, J. Rousseau-Girard, 1961, t. II, p. 202).

Sophie Derrot, « Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann. Entre le livre et l'objet d'art au XIXe siècle », dans *Bulletin du bibliophile*, 2010, p. 352-366.

reliure de la BnF, l'émail est l'œuvre des frères Sollier, artisans bien ancrés dans la société des arts décoratifs de l'époque. Ils participent à la renaissance de cette technique²⁷, et travaillent également avec des orfèvres comme François-Désiré Froment-Meurice. Les frères Sollier ont ainsi collaboré avec celui-ci pour l'exécution de la toilette de la duchesse de Parme, aujourd'hui au musée d'Orsay, et à laquelle Liénard a également contribué. Les Sollier travaillent à plusieurs reprises pour la maison Gruel, puisque se trouvait dans la collection Hoff une autre reliure ornée par eux d'un émail représentant la Résurrection du Christ, au centre d'un décor d'argent réalisé par Wiese²⁸. L'emploi de l'émail donne à la fois une touche historique et un caractère précieux à la reliure, et la firme emploiera également cette technique pour une reliure d'orfèvrerie nettement plus médiévalisante, aujourd'hui conservée au Walters Art Museum, de Baltimore (États-Unis), en s'adjoignant le savoir-faire d'Alexis Falize (v. 1878).

Afin de faire ressortir la finesse des techniques et des matériaux — les plus utilisés étant surtout les métaux précieux, particulièrement l'argent, ainsi que l'ivoire et un peu plus rarement le bois, mais quelquefois aussi l'acier, le carton-pierre ou le cuir incisé ou modelé —, les fonds de reliure sont souvent faits de velours de couleur²⁹ (vert, fraise, bleu, bordeaux), propres à faire ressortir le matériau sculpté, par leur aspect à la fois précieux et mat. La première reliure dessinée par Liénard dont nous avons clairement conservé la trace illustre bien cette habitude : il s'agit d'un *Livre d'Heures*, datant de 1846, avec un décor en bois sculpté portant sur velours rouge des feuillages et des fleurs entrelacés³⁰ (fig. 4). De même, la seconde reliure de Gruel conservée à la BnF, pour un *Livre d'Heures* également, se trouve être un ivoire sur fond de velours fraise³¹.

On note bien la spécificité qui se dégage de ces exemples : il s'agit d'ouvrages religieux, de petits formats, aux styles recherchés. Ces réalisations trouvent clairement leur inspiration dans les reliures médiévales à plaques d'ivoire ou d'orfèvrerie, ornées d'émaux ou de cabochons. Elles sont autant d'exemples de l'attachement que l'époque porte aux genres historiques, avec une prédilection toute marquée pour le Moyen Âge, surtout gothique, et les XVI^e et XVII^e siècles. Le rapporteur de la section Reliure de l'Exposition universelle de 1855 rapproche le mouvement de la reliure sculptée de l'école romantique et de son goût pour l'époque médiévale³².

Dans ce contexte, la maison Gruel cherche à s'attacher des artistes capables de s'inscrire dans ce courant. Liénard travaille particulièrement les styles du Moyen Âge tardif et de la Renaissance, en s'inspirant notamment de modèles architecturaux ou de gravures d'époque. Il conjugue avec inventivité les genres historiques, il réinterprète des motifs d'époque dans ses

27. Lucien Falize, « Claudius Popelin et la renaissance des émaux peints », *Gazette des Beaux-Arts*, mai 1893.

28. Bibliothèque G. W. Hoff..., t. II, n° 611, pl. CXIV.

29. Cette pratique n'est pas propre à la maison Gruel, ni au milieu du siècle : Émile Froment-Meurice, pour la reliure d'orfèvrerie qu'il exécute en 1880 pour le duc d'Aumale et conservée aujourd'hui au château de Chantilly, utilise également un velours bordeaux pour mettre en valeur les garnitures. De même, la reliure faite pour *Les Reines de France*, destinée à la reine Marie-Amélie et fabriquée par R. Pornin et Cie à Tours en 1846, utilise des appliques en métal doré et ciselé sur fond de velours beige (exemplaire vu à la librairie Michel Bouvier, Paris).

30. Cette reliure, d'abord conservée dans la collection Gruel, passe ensuite dans la collection Hoff (Bibliothèque G. W. Hoff..., t. II, n° 602, pl. CXIII). Le livre qu'elle renferme est, selon le catalogue de cette bibliothèque, le premier illustré grâce au procédé chromolithographique. Béraldi en donne également une illustration (t. II, entre les p. 136 et 137).

31. *Livre d'heures d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale*, Paris, Engelmann et Graf, 1846, Res. B. 27680. Voir catalogue *Un Âge d'or des arts décoratifs, 1814-1848* [exposition, Grand Palais, Paris, du 11 mai au 13 août 1979], Paris, RMN, 1979, n° 296.

32. *Exposition universelle de 1855. Rapport du jury mixte international*, Paris, Imprimerie nationale, 1856, p. 1292. Le rapporteur fait d'ailleurs une critique intéressante de ces œuvres, qu'il appelle « lions de la reliure », en rapport avec le terme désignant les jeunes élégants de l'époque romantique.

Sophie Derrot, « Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann. Entre le livre et l'objet d'art au XIXe siècle », dans *Bulletin du bibliophile*, 2010, p. 352-366.

propres travaux et, loin de se limiter au pastiche, fait preuve d'une originalité propre à créer un style spécifique. Il montre une certaine capacité d'adaptation au goût des illustrations de l'ouvrage concerné et aux demandes du commanditaire.

Commentant la reliure mariale conservée à la BnF, Béraldi nous décrit ce qui fait la particularité du style en question : « Le dessin de Liénard a bien un peu la prétention d'être gothique, mais il est plus de son temps que l'artiste ne le pensait, et c'est là l'intéressant. C'est de l'original influencé, du nouveau par réminiscence, du gothique de 1845 à 1850, et ce que l'on appelle "du style de la maison Dorée"³³, ou encore "le genre Liénard"³⁴. » Au final, cette œuvre nous paraît tirer davantage vers un esprit presque maniériste, avec le masque de style auriculaire sous l'émail ; on peut cependant aussi discerner des influences médiévales : cabochons qui rappellent les boulons, fermoirs gravés et ouvragés en argent, principe même de la plaque rapportée. En revanche, le texte en lettres gothiques (fig. 5), est quant à lui clairement inspiré d'originaux médiévaux de la Bibliothèque nationale, et orné de vignettes et de marges en chromolithographie qui cherchent à le rapprocher d'un manuscrit orné du xv^e siècle.

La plupart des reliures de la maison Gruel suivent ces principes d'inspiration Renaissance et médiévale. Le *Mois de Marie* de la BnF est terminé dès 1856, mais exposé à Londres en 1862, aux côtés de la reliure de Rossigneux dont nous avons parlé plus haut³⁵. Récompensée à plusieurs reprises par des médailles, la maison connaît un succès continu avec la présentation de ses reliures sculptées à partir de 1844. Pierre-Paul Gruel dirige l'atelier depuis 1825, secondé par sa seconde femme Catherine, qui reprend la maison à sa mort et continue sur la même lignée commerciale. Elle remporte un deuxième succès et une médaille de bronze à l'Exposition des produits de l'industrie de 1849, où elle expose à nouveau la reliure de Rossigneux³⁶. Les reliures présentées se signalent alors particulièrement par la richesse de leurs matériaux, qui se diversifient : un missel appartenant à la reine Christine est orné d'or, d'émaux et de pierres précieuses, un petit livre de prières est recouvert d'ornements en ivoire. Le critique de l'exposition soupire sur la fragilité de ces chefs-d'œuvre³⁷, et souligne également un regret : la veuve Gruel tait les noms des artistes de mérite dont elle s'entoure, peut-être par peur de la concurrence. Ce silence explique que les attributions concernant les reliures de la maison restent parfois à l'état d'hypothèses, étayées par des illustrations et des rapprochements stylistiques, ou bien par des observations des journalistes de l'époque.

Une fois achevés, les objets formés par l'union de ces reliures sculptées et ces textes sont d'une préciosité merveilleuse, dont on comprend qu'elle ait arraché ces mots au rapporteur de l'Exposition de 1849 : « Rien qui charme et séduise d'avantage, qu'un petit livre de prières, en velours bleu de ciel, recouvert d'ornements découpés en ivoire avec un goût parfait et un art merveilleux³⁸ ».

33. Allusion au restaurant au décor néo-Renaissance situé sur le boulevard des Italiens.

34. Béraldi, *La Reliure au XIXe siècle...*, p. 142.

35. *Masterpieces of industrial Art and Sculpture at the International Exhibition 1862*, Londres, Day and son, 1863, t. III, pl. 216, et *The Art Journal, illustrated catalogue of the international exhibition*, 1862, J. S. Virtue, Londres et New York, s.d., ill. p. 246.

36. *Rapport du jury central sur l'Exposition des produits de l'agriculture et de l'industrie exposés en 1849*, Paris, 1850, t. III, p. 522.

37. Certains fabricants trouveront à ce problème une solution simple : pour les reliures qu'il fabrique pour le duc d'Aumale, Froment-Meurice réalise ainsi des étuis-livres, sortes d'écrins qui permettent à la fois de sauvegarder la reliure précieuse et de ranger l'ouvrage sur les rayons d'une bibliothèque parmi les autres livres.

38. *Rapport du jury central...*, *op. cit.*, 1849, t. III, p. 521-522.

Sophie Derrot, « Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann. Entre le livre et l'objet d'art au XIXe siècle », dans *Bulletin du bibliophile*, 2010, p. 352-366.

Le mariage de la veuve Gruel avec le lithographe Jean Engelmann en 1850 apporte à la maison le savoir de ce dernier dans le domaine de l'illustration, et les expositions de la maison Gruel-Engelmann verront un succès renouvelé des reliures sculptées aux manifestations internationales de Londres et Paris en 1851, 1855, 1862 et 1867³⁹. C'est certainement à Jean Engelmann que l'on doit les innovations à l'intérieur des ouvrages, autant techniques (chromolithographie) que stylistiques (détails des marges, des lettres, des couleurs).

Les principales sources critiques sur le mouvement de la reliure par adjonction se trouvent dans les rapports divers générés par les grandes expositions. Lors de ces manifestations, des termes variés sont employés pour catégoriser ces objets : « livre de présent », « reliure d'étagère », « livre de messe », autant d'expressions qui décrivent chacune des fonctions de ce type d'ouvrage. Destinés à être offerts et montrés, ils renferment le plus souvent des textes religieux, comme nous avons pu le constater avec les exemples précédemment cités : livres d'heures, évangiles, missels, écrits mariaux. Le contenu est en rapport avec l'événement qui a présidé à leur don : baptême, communion, mariage et anniversaires de mariage surtout. Les textes, qui se répètent souvent d'un volume à l'autre, sont présentés avec un grand soin, calligraphiés et ornés, afin que l'intérieur et l'extérieur s'harmonisent. À l'origine, ces ouvrages se trouvent dotés d'un statut particulier d'abord parce que ce sont des textes religieux, des livres de messe, des missels, qui n'ont donc pas vocation à demeurer sur les étagères d'une bibliothèque, mais plutôt à être emmenés à l'église, quotidiennement ou de manière plus exceptionnelle. Rapidement pourtant, la volonté de richesse et l'historicisme en vogue vont en faire de véritables objets de vitrine⁴⁰.

Leur rôle de représentation trouve une application évidente dans la présence fréquente d'armoiries et de devises sur les plats, qui rappellent l'ancienneté et le prestige de la famille dédicataire. En 1852, Liénard dessine ainsi une reliure pour le comte Alfieri, mentionnée par Béraldi et aujourd'hui non localisée, reprenant le motif courant chez lui du cavalier et des attributs de chasse. L'une des reliures que conserve le musée des Arts décoratifs (inv. 32507), présentée vide et à plat posée sur du velours, porte également des armoiries, non identifiées, et mêle dans son décor les dimensions religieuses et de prestige : sur le dos se trouve une banderole où est inscrit le mot « Heures », une croix sur le plat inférieur est ceinte d'une même banderole marquée « Foi »⁴¹. Cette thématique iconographique permet de rappeler l'influence prédominante d'une clientèle riche et fidèle, issue de la grande bourgeoisie ou de la noblesse, qui dépasse largement le cadre restreint du monde des amateurs de livres. Ces nouveaux clients déterminent une distinction entre deux domaines de la reliure, relevée par le rapporteur de l'Exposition universelle de 1862 : « la reliure de bibliophile (maroquin plein, reliures doublées, décor d'art) et la reliure de luxe (appelant le concours des peintres, émailleurs, ciseleurs, orfèvres, etc.) ». Ignorant, pour le meilleur comme pour le pire, des règles du « bon goût » bibliophile, ce public colle à l'esprit du siècle et demandent aux relieurs plus de fantaisie et d'imagination que ne l'autorise la stricte copie des reliures historiques. Plus de richesse aussi, ce qui aboutit parfois à des œuvres d'une

39. Lors de ces expositions, d'autres pays produisent de telles reliures, notamment chez M. Riparti de Milan ou M. Neitsch de Bavière en 1855, ou bien MM. Potts, Watson et Bolton de Boston et MM. Breul et Rosenberg de Vienne en 1862 (*Délégation des ouvriers relieurs – Exposition de 1867*, Paris, Clémence, 1868, p. 195 et 235).

40. Il faut cependant mentionner que les reliures façon ivoire, en « ivoirine », resteront longtemps à la mode pour les livres de messe d'usage courant.

41. On peut noter que la disposition du décor de cette reliure (une croix sur le plat inférieur, des motifs et encadrements végétaux sur le plat supérieur et sur le dos, avec une banderole portant le titre) est très proche de la reliure de Riester pour des *Saints Évangiles* de 1843, citée plus haut (catalogue 108 de la librairie Breslauer,

Sophie Derrot, « Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann. Entre le livre et l'objet d'art au XIX^e siècle », dans *Bulletin du bibliophile*, 2010, p. 352-366.

fragilité et d'un prix tels qu'ils peuvent nuire à l'ouvrage.

Si la référence aux reliures médiévales est constante, ces œuvres se maintiennent clairement dans le cadre d'une production moderne. D'une part, ces reliures ne sont jamais la copie exacte d'une reliure historique, mais toujours des réinterprétations telles que l'époque les affectionne. De plus, ces reliures précieuses se trouvent en grande majorité apposées sur des ouvrages récents, et très peu sur des manuscrits anciens⁴².

En marge de cette production publique, la reliure sculptée concerne également des créations beaucoup plus luxueuses, en général réservées à des commandes particulières ou à des cadeaux diplomatiques. On a déjà cité le missel de la reine Christine, exposé en 1849, mais on peut également mentionner une intéressante reliure de Liénard et Gruel destinée à orner un ouvrage offert par Napoléon III à l'empereur du Brésil Pierre II en 1851. Nos recherches pour retrouver cette œuvre sont malheureusement restées infructueuses, au Brésil comme en France, mais l'on dispose de témoignages graphiques qui nous permettent d'en avoir une bonne représentation⁴³ (fig. 6). Il s'agissait d'un bois sculpté bien différent des exemples religieux que l'on a pu voir jusqu'ici, ne s'inscrivant vraiment dans aucun style historique, mais jouant davantage sur l'exotisme, puisqu'il figurait un cadre de jungle habité par des animaux (crocodile, singes, serpent) et des Indiens chasseurs.

Le XIX^e siècle aime à comprendre les arts comme un tout, et si les hommes qui ont participé à l'élaboration de cet ouvrage ont un pied dans le monde des arts décoratifs et un autre dans celui de la bibliophilie, ce n'est pas un hasard. Michel Liénard, comme Charles Rossignaux ou Martin Riester, fait partie de ces artistes qui ont cherché à donner à leur siècle un style en puisant notamment dans le passé, mais sans se contenter de pastiches. L'effort de ces artistes a consisté dans la reliure sculptée à dépasser le strict historicisme qui l'avait sans doute inspirée à l'origine, pour atteindre une expression particulière. Indéniablement, ces reliures souffrent de désavantages qui leur sont propres, comme leur fragilité, leur prix et leur originalité même qui les empêche de les mêler aux livres plus traditionnels ; mais elles ont également souffert d'un reproche récurrent adressé au XIX^e siècle, celui de vouloir « faire riche »⁴⁴. Cependant, au même titre que les recherches de Marius Michel plus tard dans le siècle, on peut sans conteste les considérer comme des tentatives de renouvellement et d'ouverture du monde de la reliure, à la suite des reliures mosaïquées romantiques de Simier par exemple. Roger Dechauville le rappelle bien en signalant que ces ouvrages de luxe furent, par leur clientèle, un « excellent propagandiste du métier de relieur⁴⁵ », ce à quoi l'on pourrait ajouter : un témoignage précieux et original de

42. Certaines de ces reliures précieuses peuvent être adaptées sur des manuscrits anciens, comme celles que commande le duc d'Aumale à Émile Froment-Meurice pour un manuscrit musical du XV^e siècle (Ms 564) et pour le bréviaire de Jeanne d'Évreux (XIV^e s., Ms 51), mais il s'agit là d'exceptions. Remarquons toutefois que le duc est un bibliophile averti qui se laisse toucher par cette mode. Voir Emmanuelle Toulet, « Dans la Tradition des reliures d'orfèvrerie médiévales : deux œuvres d'Émile Froment-Meurice pour le duc d'Aumale », dans *Trésors d'argent, les Froment-Meurice, orfèvres romantiques parisiens* [exposition, musée de la Vie romantique, du 4 février au 15 juin 2003], Paris, Paris-Musées, 2003, p. 166-171, ill.

43. Béraldi reproduit de cette reliure un dessin qui se trouvait alors dans la collection Gruel, avec l'esquisse au centre des armoiries du Brésil (*op. cit.*, entre les p. 142 et 143). Il mentionne deux variantes de dessin pour cette reliure sur bois sculpté, qui se trouvaient à cette époque dans un recueil de dessins de Liénard chez Gruel, et qui sont aujourd'hui toujours non localisés. Le recueil d'ornements posthume de Liénard, publié vers 1879, montre un autre projet pour cette reliure, sans les armoiries (*Portefeuille de Liénard*, pl. 14).

44. Louis-Marie Michon, *La Reliure française*, Paris, Larousse, 1951, p. 126-127 : « Le seul mot d'ordre [du reste fort dangereux,] que semblent avoir donné ces clients occasionnels des relieurs de luxe est de faire riche. »

45. Roger Dechauville, *op. cit.*, p. 200-204.

Sophie Derrot, « Une reliure sculptée de Michel Liénard par Gruel-Engelmann. Entre le livre et l'objet d'art au XIXe siècle », dans *Bulletin du bibliophile*, 2010, p. 352-366.

l'esprit des arts décoratifs du XIX^e siècle.